

Personne n'avait réclamé leurs corps : jusque dans leurs obsèques anonymes, ils incarnaient toute la tragédie d'un été meurtrier. A Paris, quatre mois de recherches ont pourtant permis de retrouver la plupart de leurs parents. Ils témoignent pour L'Express

QUI ÉTAIENT LES OUBLIÉS DE LA CANICULE ?

41 femmes, 45 hommes

● Le plus jeune, Philippe, était un SDF de 36 ans, la plus âgée, Georgette, avait 97 ans. L'étude statistique des 86 morts parisiens de la canicule considérés comme sans parents démontre que toutes les tranches d'âge ont été touchées. Parmi les victimes - 41 femmes et 45 hommes - les deux tiers, soit 57, avaient plus de 70 ans. Mais on en compte 11 âgées de moins de 50 ans. La proportion de célibataires était environ d'un tiers du total, soit 26. Une majorité des morts étaient nés à Paris ou dans la région parisienne (37), les autres se répartissant entre la province (25) et l'étranger (18). L'origine sociale de ces victimes de la canicule était assez diverse : si l'on comptait parmi eux quelques nobles, en général « déçus », beaucoup vivaient à la limite de la marginalité, grâce au RMI, à une petite retraite ou à l'aide de voisins.

Ils s'appelaient Alfred, Roger, Moïse ou Georgette, Eugénie, Reine. Ils étaient légionnaires, rentiers, fonctionnaires des Postes, caviste à la Coupole. Elles avaient été coiffeuses, vendeuses sur les marchés, femmes au foyer. Tous sont morts en quelques jours, dans la chaleur étouffante d'un été meurtrier. On les a surnommés les « oubliés de la canicule ». Pour la seule ville de Paris, ils étaient 86 hommes et femmes qu'aucune famille, aucun proche n'a réclamés en cette fin d'été. Aujourd'hui, ils reposent pour la plupart sous les tombes anonymes de la 58^e division du cimetière de Thiais (Val-de-Marne).

Pourtant, Georgette, Madeleine, René, Ali et les autres avaient encore, à de très rares exceptions près, des parents. L'Express a pu les retrouver. Certains n'avaient tout simplement pas été avisés du décès avant l'inhumation. Ils racontent le quotidien des familles, ces mois d'été où l'on « oublie » de prendre des nouvelles du grand-oncle, ces liens qui se distendent irrémédiablement au fil des ans, mais aussi les disputes, les cousins qui s'éloignent, les destins qui se figent. Ces frères, cousins, filles, demi-sœurs témoignent avec émotion. A travers l'évocation de leurs souvenirs, L'Express a voulu rendre hommage à ces « oubliés de la canicule ».

Tout a commencé par un flash sur France Info. Le 24 août, Jean-Claude Roehrig et son fils Guillaume, à la tête du premier cabinet européen de généalogistes (220 salariés), entendent parler de ces morts « sans famille ». Roehrig père prend alors contact avec son ancien condisciple de Sciences po, le préfet de police de Paris, Jean-Paul Proust. « Je lui ai proposé de re-

chercher bénévolement les familles des victimes », explique-t-il. Dès la mi-septembre, la mairie de Paris, qui gère ce délicat dossier, lui communique une liste de 86 noms. A la tête d'une cellule de 10 personnes, Guillaume Roehrig commence par récupérer les actes de naissance. Quand cela est possible... Dans une quinzaine de cas, en effet, les recherches sont vaines : impossible d'obtenir des documents d'état civil pour des victimes nées en Algérie, en Serbie ou au Vietnam, mais aussi, parfois, en France, lorsque le lieu de naissance n'est pas connu. Et puis, il y a les rares cas de personnes qui sont, au sens propre, « sans famille ». Ainsi cette femme abandonnée à sa naissance, le 25 août 1914 : dans l'euphorie nationaliste des premiers jours de la Grande Guerre, l'administration lui attribue une identité qui fleurit bon l'alliance du sabre et du goupillon. Nom : France. Prénom : Marie. Marie France, sans frère ni sœur identifiés, est restée célibataire et n'a pas eu d'enfants. Elle est donc morte comme elle est née, seule au monde. C'était le 12 août 2003, à 88 ans, à son domicile proche de la gare de Lyon.

« Quand nous n'avions aucun élément, nous nous renseignions auprès des voisins ou des gardiens, qui nous ont parfois mis sur la piste d'un fils ou d'une cousine, raconte Guillaume Roehrig. Il nous est aussi arrivé de faire la tournée des salons de coiffure, car les dames âgées ont l'habitude de s'y confier... » Résultat : pour 66 des 86 dossiers, des parents sont identifiés. « Signe d'une société où les liens familiaux se distendent, il s'agit en général de parents très proches, enfants, époux, neveux, observe le généalogiste. Il y a un siècle, ce genre de

recherches servait à retrouver des cousins très éloignés, car les gens vivaient dans un tout petit périmètre... » Cette enquête, digne d'un détective privé, a réduit à 57 le nombre de personnes inhumées au « carré des indigents » de Thiais. Les autres familles sont parvenues à organiser elles-mêmes les obsèques.

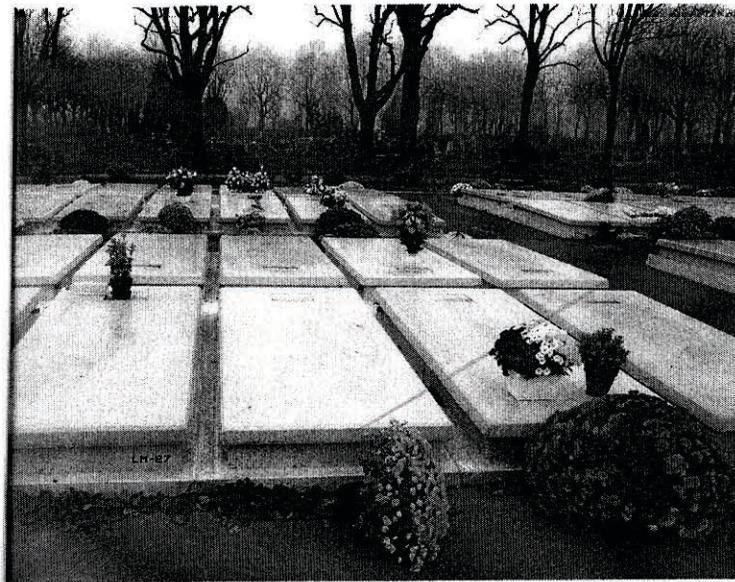
Jean-Michel Leroy, dit « Poupy », repose ainsi, aux côtés de ses parents, au cimetière de Saint-Ouen. Il était célibataire et on le disait « millionnaire ». Il a laissé un mystérieux testament, mais aucun légataire ne s'est encore manifesté. Dire que Jean-Michel Leroy roulait sur l'or était sans doute un peu exagéré, mais, à 59 ans, il était propriétaire d'un appartement dans le quartier du Marais et d'un ancien hôtel de quatre étages aux Halles, dont on devine encore l'enseigne sur l'étroite façade : « Hôtel du Nord-Ouest ». Faute d'entretien, l'endroit, envahi par les cafards, s'est sérieusement dégradé. Jean-Michel Leroy, ancien serveur dans une brasserie de la rue d'Assas, vivait là, avec un ami et son chien. Le matin, il allait acheter une bouteille de Ricard et Paris Turf, puis se recouchait pour regarder le tiercé à la télévision. Une vraie passion : il avait lui-même hérité deux pur-sang de sa mère, Marguerite Leroy. La disparition de celle-ci, il y a trois ans, avait beaucoup rapproché Jean-Michel des membres de la famille qui lui restait, notamment de sa sœur et de sa tante, à qui il téléphonait régulièrement, dans l'Eure.

Philippe Heurteaux, mort le 14 août, était lui aussi un « marginal de bonne famille ». Ce célibataire sans enfants de 74 ans accumulait compulsivement de vieux papiers et des objets de

récupération dans un petit appartement du XV^e arrondissement. « Je crois qu'il n'a jamais travaillé, raconte Francine, l'une de ses cousines germaines. Il a toujours été à part, il bégayait, se souciait peu de son apparence. Cela date peut-être de la mort de sa sœur aînée, des suites d'une piqûre de moustique, lors d'un camp scout... » La rumeur du quartier disait qu'il vivait des royalties d'un brevet pharmaceutique légué par son père, ancien compagnon de François Mitterrand à l'UDSR. Figure de l'avenue de La Motte-Picquet, cet homme un peu chétif partageait son appartement avec ses chats. « Je l'ai perdu de vue après la guerre, il y a une cinquantaine d'années... », estime sa cousine.

La mort n'a pas fait de distinction sociale

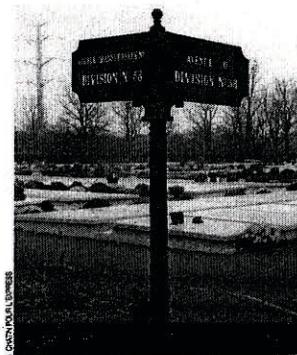
Les anonymes de la canicule sont donc loin d'être tous des SDF. Certains noms sonnent d'ailleurs très vieille France. Ainsi, Erambert Deguerrin du Cayla, 84 ans, descendant d'Eugénie de Guérin, écrivain du XIX^e siècle, célèbre pour son *Journal*. Il avait un nom de seigneur du Moyen Âge, mais vivait comme un retraité des Postes. « Du Cayla » vient du nom de notre château de famille, dans le Tarn », explique Suzanne, seule cousine germaine identifiée, qui n'a jamais vu Erambert de sa vie ! Fils unique, célibataire, sans enfants, Erambert ne voyait plus ses rares parents depuis des décennies. « Mes parents m'en ont toujours tenue éloigné, car on disait qu'il était franc-maçon, autant dire le diable dans notre famille ! » s'en amuse aujourd'hui sa cousine. ●●●



La division n° 58 du cimetière parisien de Thiais, où sont enterrées les victimes de la canicule sans parents connus.

Le « carré des indigents »

● C'est l'ancienne « fosse commune ». Depuis 1991, il faut parler de « division à caveaux de terrain commun ». Au cimetière parisien de Thiais, 3 600 personnes sont enterrées dans les six divisions réservées aux indigents et aux SDF envoyés par l'Institut médico-légal. Y sont également inhumés tous ceux qui en font la demande, que cela soit par souci d'économie ou par athéisme forcé. La cérémonie et la concession sont gratuites. Les pierres sont toutes identiques, blanches et sobres. Au bout de cinq ans, les corps sont exhumés puis incinérés au crématoire du Père-Lachaise, « libérant » ainsi la place pour de nouveaux occupants. Ainsi en sera-t-il pour les « oubliés de la canicule », qui reposent à la 58^e division. Leurs familles ont donc cinq ans pour demander une exhumation et organiser de nouvelles obsèques.



3 600 personnes inhumées dans le « carré des indigents ».



Sonia Matyjaszczyk. Ses souvenirs tenaient dans quelques valises, glissées sous un lit.

Brûlante polémique

● La vague de chaleur exceptionnelle qui a sévi en France l'été dernier ne se limite pas à une catastrophe naturelle : elle a provoqué un séisme politique. Une commission d'enquête parlementaire a même été créée afin d'évaluer les « conséquences sanitaires et sociales de la canicule ». Le premier à donner publiquement l'alerte fut le Dr Patrick Pelloux, président de l'Association des médecins urgentistes hospitaliers. Le praticien se montre très sévère à l'égard de Lucien Abenhaim, ancien directeur général de la Santé, démissionnaire, qui dénonce, lui, la politique de « déni » du ministère de la Santé, dirigé par Jean-François Mattei. Quant à l'ancien officier des sapeurs-pompiers de Paris, il assure avoir reçu, le 8 août, la « consigne » de la Préfecture de police de « ne pas diffuser de message alarmiste ». Jean-Paul Proust, le préfet de police, qui était alors en congé en Bretagne, affirme que personne – pas même les sapeurs-pompiers – ne l'a alerté avant le 12 août, faute de données disponibles. La commission d'enquête parlementaire dispose de six mois pour rendre ses conclusions.

●●● C'est ainsi : les liens familiaux ont une tendance naturelle à se distendre, même entre parents très proches. Parfois pour des motifs futiles... « Je ne l'avais plus vue depuis une trentaine d'années, raconte William à propos de sa demi-sœur, Mireille Gaudon, morte seule, à 76 ans, dans son petit appartement du XIV^e arrondissement. Je ne m'entendais pas très bien avec son mari, qui s'est obstiné, pendant des années, à vendre avec elle de la lessive sur les marchés, malgré la concurrence imployable des grandes surfaces... » Contact encore plus éphémère pour Bodo Mellwig, mort le 2 août, à 75 ans, au Quartier latin : « C'était mon demi-frère, nous avions la même mère et je ne l'ai vu qu'une demi-heure dans ma vie, se souvient Heinz-Eduard. C'était il y a trente ans, à Darmstadt, en Allemagne. J'ai juste eu le temps de comprendre qu'il avait été légionnaire et il était déjà parti... »

La mort n'a pas fait de distinction. Car, à côté des nobles déchus et des rentiers, on trouve aussi, parmi les oubliés de la canicule, nombre de déclassés, de RM1stes, de marginaux, enfermés dans une solitude plus ou moins volontaire. Témoin, l'étrange destin de Michelle Delâtre, morte le 14 août. Trois mois après sa mort, les affaires personnelles de cette Réunionnaise de 50 ans occupent toujours la chambre de son petit hôtel, à deux pas du boulevard Barbès. Elle vivait là depuis plusieurs années, seule, sans travail, grâce au RMI et à de petites économies. « De temps en temps, une jeune femme, qui était un peu sa fille adoptive, venait la voir », se souvient la fille des propriétaires de l'hôtel, qui a découvert le corps. Démunie, désarmée face à la vie, refusant obstinément de voir un médecin, elle avait coupé tous les ponts avec son île natale et ne sortait que pour faire ses courses. « Il a fallu sept jours pour que son corps soit évacué, s'indigne-t-on à l'hôtel. Vous imaginez les problèmes que cela a posés vis-à-vis des autres clients... » Quelques amis et la fille des propriétaires sont allés se

recueillir sur sa tombe, au quartier des anonymes du cimetière de Thiais. Mais personne n'a encore réclamé ses affaires...

Sonia Matyjaszczyk, 87 ans, ne vivait pas dans le luxe, elle non plus : une chambre de bonne mansardée, sommairement meublée, deux chaises, un évier, un placard, un lit et un lavabo. Seules deux lucarnes permettent l'aération. En hiver, l'enfer. En été, un calvaire. La vieille dame ne dispose pas d'eau chaude et se contente d'un simple chauffage d'appoint. Mais Sonia refuse de quitter ce septième étage sans ascenseur, avenue Bugeaud, dans le XVI^e arrondissement. Les souvenirs de son existence tiennent dans quelques valises, glissées sous un lit. Elle y a rangé ses documents administratifs, une poignée de photos soigneusement emballées dans des pochettes en plastique et des livres sur la santé, dont elle raffolait.

Née en Allemagne, en avril 1916, dans le bassin minier de la Ruhr, elle coupe les ponts avec sa famille après la mort de sa mère et devient employée de maison dans la région parisienne. « Pendant près de cinquante ans, nous n'avons plus eu de nouvelles, et puis un beau jour, en 1976, Sonia s'est soudain manifestée », se souvient sa nièce, Marie-Agnès, encore très émue. « Je l'ai vue pour la dernière fois en mars 2003. C'était comme si elle cherchait à faire le bilan de sa vie, ajoute-t-elle. Étrangement, elle venait de faire refaire son passeport. » Ce jour-là, Sonia fait quelques rares confidences sur la douleur que représente l'absence d'une maman, comme si les blessures d'enfance s'étaient rouvertes. Elle parle également d'un ancien compagnon, d'origine arménienne, trop tôt disparu lui aussi. Marie-Agnès promet de



Marie France est morte, dans cet immeuble de la rue de Lyon, comme elle était née : seule au monde.



Jean-Michel Leroy était propriétaire d'un ancien hôtel : on disait de lui qu'il était « millionnaire ».

revenir. Elles avaient prévu de prendre le thé ensemble en septembre...

Les histoires de famille sont jalonnées par ces rendez-vous manqués. Ainsi, Yvonne Baylac est morte à 80 ans, le 8 août, à Belleville, alors qu'elle avait été à deux doigts de retrouver une cousine perdue de vue depuis un quart de siècle. Yvonne, qui a longtemps fabriqué avec sa mère des ornements en plume pour les chapeaux des coquettes, dans un petit meuble, avait perdu de vue sa cousine Ginette depuis des décennies. « Quand nous étions jeunes, nous allions ensemble à Luna Park, raconte Ginette. Il y a quelques années, j'ai arpenté toute la rue de Belleville pour la retrouver. Sans succès. Je sais que, de son côté, elle est passée une fois chez moi, à Avignon. Mais j'étais absente ce jour-là... »

Des obstacles administratifs

Joséphine de Léon, elle, se trouvait au Canada lorsqu'elle a appris la mort de son ex-époux, Michel Paccalin, 49 ans. Après être rentrée précipitamment en France, Joséphine, employée au service d'une comtesse qui habite à deux pas de l'Étoile, tente de récupérer le corps. La police, hésitant entre une mort naturelle et un suicide, l'a fait transférer à l'Institut médico-légal. Mais la vingtaine de coups de fil à la mairie ne permet pas d'obtenir la moindre confirmation. Ce n'est qu'à la veille des obsèques que Joséphine apprend, à 21 h 30, que l'enterrement a lieu le lendemain, au cimetière de Thiais. Elle s'y rend en taxi, mais on lui en refuse l'accès, l'empêchant d'assister aux obsèques, en raison

QUI ÉTAIENT LES OUBLIÉS DE LA CANICULE ?

de la présence de Jacques Chirac et de Bertrand Delanoë. Furieuse, l'ancienne épouse tente toujours de récupérer la dépouille mortelle. « Il faut lui donner une sépulture plus décente », s'indigne la comtesse qui emploie l'ex-épouse.

Il faut dire que les obstacles administratifs ont été nombreux pour les familles souhaitant récupérer le corps d'un proche. Le cas de Raymonde Prunier, décédée à 89 ans le 12 août, est édifiant. Cette vieille dame aisée, coiffeuse et ancienne propriétaire de salons à Paris, a succombé à la canicule dans un foyer du quai de la Seine, dans le XIX^e arrondissement. Elle n'a rien d'une femme isolée : trois fois mariée et veuve, Raymonde a une fille de 70 ans, qui vit à Perpignan, et une autre qui demeure à Marne-la-Vallée. Cette dernière, Monique, avait eu sa mère au téléphone la veille de sa mort. Elle lui avait même proposé de venir s'installer chez elle...

Trois jours après le décès, la vieille dame repose toujours au foyer, les pompes funèbres, débordées, ne pouvant s'en charger. Monique est aussitôt alertée. Mais Raymonde Prunier avait décidé de donner son corps à la science : le 15 août, sa dépouille est donc transférée à l'Institut médico-légal. Ensuite, plus de nouvelles. En fait, dans la panique générale, l'IML a tout simplement perdu les papiers de la vieille dame. Pour l'identifier, il faudra remonter la piste de la pile de son stimulateur cardiaque et retrouver ainsi la clinique où il a été posé...

Le corps peut donc être transféré à la faculté de médecine de Paris. La famille accepte de payer le transport. Mais, au dernier moment, l'IML rappelle : « La faculté ne veut plus du corps de votre mère, il est en trop mauvais état et la fac est débordée... » Le calvaire n'est pas fini : le 2 septembre, Monique apprend que l'enterrement aura lieu le lendemain, dans le carré des indigents du cimetière de Thiais. Monique et son mari en sont encore scandalisés. D'autant que le nom de Raymonde Prunier est paru dans une liste publiée par *Le Parisien*, donnant l'impression qu'ils ont abandonné leur parente. Une nièce a d'ailleurs écrit une lettre de protestation au maire de Paris et au ministre de la Santé. La famille veut toujours récupérer le corps. Elle n'y est pas encore parvenue.

Pour l'heure, seuls deux des 57 parisiens ont été exhumés de la 58^e division du cimetière de Thiais, le carré des indigents (voir page 11). Le lieu ressemble à un cimetière militaire, tristement coïncé entre une bretelle d'autoroute et la nationale 7. Paradoxalement, ce carré est beaucoup plus fleuri que ses voisins, la municipalité de Paris ayant fait déposer des chrysanthèmes jaunes et violets devant chaque tombe. De rares plaques de marbre – « A notre collègue », « Regrets » – quelques fleurs un peu fanées témoignent de l'attention de proches. Parfois, une silhouette fugitive vient se recueillir. Comme pour adoucir le sort des oubliés de la canicule... ●

Laurent Chabrun, Jérôme Dupuis, Eric Pelletier et Jean-Marie Pontaut

14 802 morts en deux semaines

● La France a connu, du 1^{er} au 14 août dernier, une vague de chaleur hors du commun par son intensité et sa durée. Ce « séisme thermique » a provoqué la mort de 14 802 personnes, touchant en particulier l'Île-de-France et le Centre. La surmortalité a culminé le 12 août. Les personnes peu autonomes, âgées, handicapées ou atteintes d'une maladie mentale se sont révélées très vulnérables, note l'Institut de veille sanitaire. Mais peu d'enfants sont décédés. Cette sécheresse méridionale a été causée par la stagnation au-dessus de l'Europe occidentale de l'anticyclone des Açores, surmonté d'une couche d'air surchauffé provenant du sud. Pendant près de deux semaines, des records historiques ont donc été atteints, avec des pics les 4, 10, 11 et 12 août. Les températures maximales ont parfois franchi la barre des 40 degrés, alors que les minimales restaient élevées (il faisait plus de 25 degrés à Paris la nuit du 10 au 11 août). La situation a enfin commencé à s'inverser à partir du 13 août, grâce à l'arrivée d'un front froid.



Dans une entreprise de pompes funèbres. Durant la canicule, la surmortalité a culminé le 12 août.